



POUR elle

KRESLEY
COLE

*Si
tu oses*

LES FRÈRES MACCARRICK - 1

AVENTURES & PASSIONS

Kresley Cole

Diplômée d'un master d'anglais, ancienne athlète et coach sportif, elle s'est reconvertie dans l'écriture, où elle a pleinement trouvé sa voie et une tout autre forme de célébrité. Récompensée à deux reprises par le prestigieux RITA Award pour sa célèbre série de romance paranormale *Les ombres de la nuit*, elle est lue dans le monde entier. Vampires, Valkyries, loups-garous sont, entre autres, des créatures qu'elle aime à faire vivre dans ses histoires sombres et sensuelles, toujours pimentées d'une pointe d'humour.

Si tu oses

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Dans la collection Crépuscule

LES OMBRES DE LA NUIT

1 – Morsure secrète

N° 9215

2 – La Valkyrie sans cœur

N° 9314

3 – Charmes

N° 9390

4 – Âme damnée

N° 9554

5 – Amour démoniaque

N° 9615

6 – Le baiser du roi démon

N° 9714

7 – Le plaisir d'un prince

N° 9888

8 – Le démon des ténèbres

N° 10144

9 – La prophétie du guerrier

N° 10521

La Convoitée et l'Intouchable

N° 10228

En semi-poche

CHRONIQUES DES ARCANES

1 – Princesse vénéneuse

KRESLEY
COLE

LES FRÈRES MACCARRICK – 1

Si tu oses

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Lionel Évrard*





AVENTURES
& PASSIONS

Vous souhaitez être informé en avant-première
de nos programmes, nos coups de cœur ou encore
de l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Newsletter* en vous connectant
sur www.jailu.com

Retrouvez-nous également sur Facebook
pour avoir des informations exclusives :
www.facebook/jailu.pourelle

Titre original :
IF YOU DARE

Éditeur original :
Pocket Books, a division of Simon & Schuster, Inc.,
New York

© Kresley Cole, 2005

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2013

*Pour Ginny, la sœur que je n'ai jamais eue,
parce que tu es ma meilleure amie depuis la maternelle,
et parce que je suis au téléphone avec toi en écrivant ceci
et que j'aimerais tant que tu sois là.*

Prologue

Carrickliffe, Écosse, 1838

Extrait du *Leabhar nan Sùil-radharc* – le Livre des Destinées.

Au dixième des Carrick :

*Ta dame te donnera trois fils marqués par le sort,
Qui feront votre joie tant que ce livre ne liront pas.
Qu'ils lisent ces lignes et tu mourras
Jeune et sachant tes fils condamnés
À marcher seuls ou sur les pas de la mort.*

*Condamnés à vivre sans se marier et sans aimer,
Ils briseront là ta lignée sans avoir pu engendrer.
Tourments et trépas attendent celles qui les suivront,*

(Une tache de sang recouvre les deux dernières lignes.)

1

Principauté d'Andorre, 1856

— Fort bien, fort bien. Maintenant, arrachez-lui le cœur.

Le rictus de défi qui ne quittait pas les lèvres fendues de Courtland MacCarrick depuis que son calvaire avait commencé, se figea. L'ordre laconique du général lui paraissait irréel. Le sang qui coulait de son front et ses yeux pochés l'empêchaient de voir, ce qui rendait la situation plus étrange encore.

Les deux hommes de main qui l'avaient battu lui décochèrent des coups de poing dans l'estomac, excités à la perspective de lui régler son compte. Entravé aux poignets et affaibli comme il l'était, Court ne pouvait se défendre. Il parvint néanmoins à répliquer, à bout de souffle et terrassé par la douleur :

— Si vous me tuez, mes hommes vengeront ma mort. Prendrez-vous ce risque, juste pour ne pas nous payer ?

Ses paroles trahissaient un fort accent écossais, qui l'avait pourtant abandonné quand il avait quitté les Highlands des années plus tôt.

— Personne ne vengera votre mort, répliqua d'un ton égal le général Reynaldo Pascal. Tout simplement parce que d'ici peu, vos hommes seront morts eux aussi.

Même sans le voir, Court savait que l'homme, déserteur de l'armée espagnole, ressemblait davantage à un despote éclairé qu'à un fanatique dément.

— Les miens n'auront de cesse qu'ils ne vous écrasent ! insista-t-il sans se laisser impressionner.

Le général poussa un long soupir.

— Quoi qu'il en soit...

Il était facile de l'imaginer en train d'adresser un geste négligent de la main à ses hommes.

— ... faites en sorte que ce soit long et douloureux.

— Vous ne voulez pas le faire vous-même ?

Le général eut un petit rire amusé :

— Vous êtes bien placé pour savoir que je préfère payer pour qu'on fasse le sale travail à ma place.

Tandis que les hommes de main l'entraînaient, Court lança par-dessus son épaule :

— *Aye !* Mais ces deux idiots qui vont faire votre sale besogne, savent-ils qu'ils ne seront pas payés pour cela ?

On l'entraîna sans ménagement hors de la pièce, puis au bas d'un escalier et jusque dans la rue pavée.

Dès que le soleil lui réchauffa la peau, Court entendit une femme pousser un hoquet de surprise et de frayeur, et un vieil homme s'exclamer :

— *Mare de Déu !*

Il savait pourtant ne devoir attendre aucune aide des habitants du village, qui se contenteraient de détourner le regard et de bien vite faire rentrer leurs enfants. Le général leur inspirait une terreur sans nom. On aurait pu l'écarteler sur la place principale que nul n'aurait levé le petit doigt. Et, selon toute vraisemblance, c'était ce qui risquait d'arriver.

Pourtant, il n'eut pas l'impression que c'était dans cette direction qu'on l'entraînait. Il perçut la rumeur d'un cours d'eau et en déduisit la présence toute proche du torrent qui bordait la localité.

— Pas d'exécution en place publique ? s'étonna-t-il. Je vais me sentir vexé.

— Nous nous montrons un peu plus... discrets quant à nos activités, maugréa l'un des deux hommes.

— Trop tard. Pascal a déjà mécontenté les Espagnols, répliqua Court avec hargne.

Hélas, il y avait plus d'espoir que de conviction dans ces paroles.

— Nous sommes prêts à les accueillir, assura le second.

Les deux hommes le renversèrent alors sur ce qui devait être le parapet d'un pont. Court n'y voyait toujours rien, ce qui l'empêchait de se battre.

Sans doute se trouvait-il directement au-dessus du cours d'eau, qui bondissait après avoir dévalé une dénivellation. Il suffisait de quelques pluies dans le Nord pour que le Riu Valira se fasse torrent déchaîné. Court fouilla sa mémoire. À quelle hauteur le parapet du pont se trouvait-il du niveau de l'eau ? À cet endroit, serait-elle assez profonde ?

Le crissement d'une lame dégainée se fit entendre. Quel autre choix lui restait-il ?

— Si vous osez faire ça, les miens vous pourchasseront ! lança-t-il d'un ton menaçant.

Court savait ne pouvoir les empêcher de lui planter ce couteau dans la poitrine. Ces deux-là n'étaient pas des exécutants ordinaires de l'armée du général. Il s'agissait d'assassins fanatisés de l'Orden de los Rechazados – ordre des Réprouvés. En leur parlant, il ne cherchait qu'à gagner un peu de temps : une seconde pouvait lui sauver la vie.

S'il se laissait tomber dans l'eau, ils ne feraient rien pour le retrouver. Avec les mains liées dans le dos, vu son état pitoyable et la violence du courant, ils tiendraient sa noyade pour certaine.

Malheureusement, ils ne se tromperaient sans doute pas.

Court sentit la pointe de la lame se poser sur son cœur – au moins, il était rassurant de savoir où elle se trouvait. Un instant plus tard, quand il ne la sentit plus, il comprit qu'on s'apprêtait à lui assener le coup fatal...

Résolument, il ramena ses jambes à lui et se laissa choir tête la première dans l'eau glacée.

L'impact le sonna. En percutant la surface du torrent, il eut l'impression de heurter un mur de briques. Il coula si profondément que la pression malmena ses tympanes. En un réflexe de survie, il battit des jambes, à défaut de pouvoir s'aider de ses mains, pour remonter à la surface.

Même si cela allait à l'encontre de sa survie, Court fit en sorte d'émerger la face dans l'eau. Bien vite, il sentit la force du courant l'entraîner vers la cascade située en aval, au bas de laquelle il allait tomber tête la première.

Les Rechazados lui tirèrent dessus à l'instant où il allait basculer. Leurs balles se perdirent dans l'eau, après être passées si près de lui qu'il eut la sensation de les sentir glisser contre sa peau. Il ne bougea pas une seule fois, même quand par une série d'autres cascades il lui fallut rejoindre le lit principal du torrent.

Celui-ci bouillonnait en rapides successifs qui bien vite l'eurent entraîné loin de ses tortionnaires. Court, ne pouvant plus retenir sa respiration, redressa la tête et inspira plus d'écume que d'air.

La force impétueuse et désordonnée du torrent le jetait contre les rochers. Sur ceux qui se dressaient en surface, il pouvait parfois profiter d'un instant de répit et remplir ses poumons. Mais le poids de son corps l'entraînait de nouveau dans l'eau où il allait heurter le fond aux roches acérées. Bientôt, ses vêtements furent en loques, laissant son corps vulnérable exposé à tous les chocs, à toutes les lacérations. Chaque nouvelle blessure le rapprochait de l'évanouissement.

Court n'en continuait pas moins à lutter pour survivre. Il parvint à se retourner, de manière à descendre le

courant les pieds devant. L'eau avait nettoyé le sang de ses plaies à la tête et sa température glaciale diminuait la tuméfaction, si bien qu'un œil entrouvert lui permit de voir arriver une étroite arête rocheuse affleurant en surface. Après avoir manœuvré pour l'aborder par le côté, il se retourna sur le ventre, l'entourant de ses bras lancés au-dessus de sa tête. La corde qui l'entravait vint se bloquer sur la pointe du rocher, stoppant sa descente du cours d'eau. Sous le choc, l'un de ses poignets se brisa, lui arrachant un cri de souffrance. Court n'en avait cure. En se remplissant les poumons, il attendit que le frottement de la corde contre la pierre achève d'user celle-ci. Et quand elle se brisa, il dut une fois encore se placer à la merci du torrent.

Pendant ce qui lui parut une éternité, Court se laissa ballotter, glissant sans cesse de l'inconscience à l'éveil. Enfin, la fureur du flot parut s'apaiser. Profitant de cette accalmie, il comprit que le pire de sa douleur avait été endormi par la température glaciale de l'eau. Il sentit celle-ci se réchauffer quand il échoua dans une piscine naturelle bordant la rive.

Il était plus tentant que jamais de se laisser sombrer dans l'inconscience, mais par un ultime effort de volonté, Court parvint à ramper en ménageant son bras blessé sur la berge rocailleuse. Enfin libéré de la fureur du torrent, il roula sur le dos avec un soupir de soulagement, son poignet serré contre lui.

Le soleil le réchauffa progressivement, éliminant l'engourdissement dû au froid. Il s'écoula ainsi un laps de temps indéterminé avant que Court ne voie une ombre s'interposer entre l'astre et lui sur le voile de ses paupières. Il entrouvrit son œil valide, et sans doute dut-il pousser un hoquet de surprise, car ses côtes malmenées gémirent sous l'effort. Une femme à la chevelure lustrée, accroupie à côté de lui, le regardait de ses yeux verts arrondis par l'étonnement. Elle avait la bouche entrouverte, mais ce qui retint surtout son

attention, c'est la pierre inhabituelle, captant la lumière, qu'elle portait au bas de la pâle colonne de son cou. Et quand elle se pencha sur lui, une saute de vent fit glisser une mèche brune le long de sa joue. Une vision à couper le souffle...

— *Aingeal*... murmura-t-il en résistant de plus belle à la tentation de l'inconscience.

— Eh bien... dit-elle d'un ton sarcastique, tout en se redressant. Voilà qui est parfait – absolument parfait ! Cet animal semble en vie.

Le thé...

C'était pour égayer la table du thé qu'Annalía Elisabet Catherina Tristøen, fille de la famille Llorente, était sortie cueillir des fleurs. Et où les œillets d'Inde poussaient-ils le mieux ? Près de la rivière, cette maudite rivière au bord de laquelle ce mercenaire avait eu la mauvaise idée d'aller s'échouer.

En observant le corps à distance, elle n'avait d'abord su que penser. Peut-être un berger était-il tombé dans le Valira lors d'un orage ? Mais en s'approchant, elle avait compris que ce géant n'avait rien d'un berger, et elle avait aussitôt déduit sa nationalité. Son ceinturon large et épais n'était pas dans le style du pays, pas plus que le morceau de tartan qui y était accroché.

Qui disait tartan disait Écossais. Et qui disait Écossais disait tueur sanguinaire.

En ruminant de plus belle cette malheureuse rencontre, Annalía tira sur les rênes de sa monture qu'elle guidait à pied. La malheureuse bête portait un poids mort de plus de cent kilos. Jambe n'était pas habituée à une telle besogne. En un certain sens, sa jument était elle aussi issue d'une longue lignée aristocratique.

Bien plus apte à cueillir des fleurs qu'à porter secours à un étranger, Annalía s'était contentée d'immobiliser les bras de celui-ci autour de son torse à l'aide d'une

corde, puis d'en passer une autre sous ses aisselles, qu'elle avait ensuite attachée au pommeau de sa selle, après l'avoir hissé autant que ses maigres forces le lui avaient permis.

Ce qui la poussait à gravir le flanc de la montagne pour ramener le blessé chez elle demeurait un mystère pour elle. On haïssait les Écossais en Andorre. Pourtant, c'était avec l'un d'eux qu'elle franchissait l'étroite entrée rocheuse – le seul chemin d'accès – menant aux trois plateaux successifs séparant le manoir de la rivière. Ses ancêtres avaient doté ce passage d'une porte et, depuis cinq siècles, cela avait suffi à garder leurs chevaux à l'intérieur – et les étrangers à l'extérieur – du domaine.

Il devait s'agir à n'en pas douter d'un des mercenaires des Highlands attirés ici par Pascal. Les Highlanders ne se bousculaient pas dans ce petit pays si haut perché dans les Pyrénées qu'il y était presque caché. Mais peut-être les intentions de cet Écossais étaient-elles pacifiques ? Dans ce cas, pourquoi l'aurait-elle laissé mourir ? N'avait-il pas vu en elle un « ange » ? Il avait paru soulagé de la voir, comme s'il lui faisait toute confiance pour le sauver.

S'il s'avérait être un homme de Pascal, elle n'aurait qu'à le tuer elle-même après l'avoir soigné.

Après avoir contourné le lac cristallin dont la Casa del Llac tenait son nom, Annalía mena sa monture jusque dans la cour principale du domaine.

— Vitale ? cria-t-elle pour appeler l'intendant.

Aucune réponse. Où était-il encore passé ? Sans doute en train de fumer et de jouer aux dés.

— Vitale !

Sans son frère pour le mener d'une main ferme, le domaine partait à vau-l'eau.

— Je sais que tu es en train de fumer derrière l'étable, reprit-elle d'une voix courroucée. Mais pour le moment, peu m'importe.

Le visage anguleux de Vitale Levieux apparut au coin de l'étable, une volute de fumée au coin de la bouche.

— Oui, mademoiselle ? Qu'est-ce que...

En découvrant la charge harnachée tant bien que mal sur Iambe, il s'interrompit et accourut en jurant entre ses dents. Sa tignasse de cheveux gris et crépus oscillait en rythme avec ses pas.

— Mais... qu'avez-vous fait ? s'exclama-t-il avec un accent français plus marqué que jamais. C'est un Écos-sais ! Voyez ce morceau de tartan...

— Je l'ai vu, répliqua Annalía avec ennui.

Constatant que les comparses de jeu de Vitale attirés par leur discussion les rejoignaient, elle ajouta à mi-voix :

— Il vaudrait mieux rentrer pour en discuter.

Indifférent à cet avertissement, le régisseur s'écria :

— Ce doit être un de ces Highlanders assoiffés de sang engagés par le général !

L'un des amis de Vitale marmonna :

— Un Highlander, tu dis ?

Voyant leur compagnon acquiescer, tous firent leurs adieux en hâte et s'éloignèrent, s'aidant de leur bâton de marche.

Ils avaient entendu parler de la brutalité des mercenaires écossais de Pascal.

— Pourquoi voulez-vous le sauver ? s'enquit Vitale dès qu'ils furent seuls.

— Et s'il n'était *pas* un mercenaire ? suggéra-t-elle.

Vitale se gratta le crâne d'un air perplexe, avant de conclure avec détermination :

— Quoi qu'il en soit, je vous laisse. Le travail ne va pas se faire tout seul.

— Travail ou pas, tu vas m'aider ! lança-t-elle en lui jetant un regard noir. Il faut aller chercher le médecin.

— Vous savez bien qu'il est allé rejoindre votre frère.

Vitale considéra le mètre quatre-vingt-dix – ou peu s'en fallait – de force brute de l'inconnu, avant d'ajouter :

— En plus, c'est vous qui vous occupez des blessés, ici.

— Les *animaux* et les *enfants* blessés, précisa-t-elle. Pas les géants battus à mort saignant de leurs quatre membres.

Quand Annalía était plus jeune, sa nurse lui avait appris à soigner certaines blessures : os brisés, brûlures, coupures. Jamais elle n'avait eu à s'occuper d'un tel blessé.

— En plus, reprit-elle, il n'est pas correct pour moi de m'occuper seule d'un homme tel que lui.

Avec un sourire condescendant, Vitale rétorqua :

— Peut-être mademoiselle aurait-elle dû y penser avant d'introduire l'ennemi dans notre foyer ?

Les lèvres pincées, elle répliqua du tac au tac :

— Peut-être mademoiselle a-t-elle fait montre de la compassion qui l'a aussi incitée à t'embaucher, vieux fou ?

Ils savaient tous deux qu'arracher Vitale aux rues de Paris pour le ramener avec elle en Andorre n'avait pas été un simple effet de sa bonté. La gratitude l'y avait poussée.

Vitale signa sa reddition d'un soupir.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda-t-il.

— Aide-moi à l'installer dans la sellerie.

— Impossible de verrouiller la porte ! Il pourrait nous trancher la gorge pendant notre sommeil...

— Dans ce cas, où ?

Le voyant ouvrir la bouche, elle s'empressa d'ajouter :

— Et ne t'avise pas de me conseiller de le ramener où je l'ai trouvé !

Vitale referma la bouche. Tous deux s'absorbèrent dans la contemplation du blessé.

— Il faudrait lui donner une des chambres du manoir, suggéra enfin Vitale. Ainsi, nous pourrions l'enfermer.

— Le manoir où *je* vis.

L'imperturbable sourire du régisseur devint d'autant plus agaçant quand il répondit :

— Mademoiselle a déjà fait preuve de compassion. De là à lui accorder l'hospitalité, il n'y a qu'un pas.

Annalía préféra ignorer le sarcasme.

— La seule pièce du rez-de-chaussée qui ferme à clé, c'est l'étude, fit-elle valoir. Rien n'est plus privé que cette pièce. Je ne veux pas qu'il aille fouiller dans nos affaires.

Vitale décocha un coup de pied dans la hanche de l'inconnu. Comme celui-ci ne bronchait pas, il émit un gloussement de satisfaction.

— Vitale ! protesta Annalía.

Il se tourna vers elle, le visage empreint d'innocence.

— Vous voulez donc le loger à l'étage ? s'enquit-il.

— Impossible ! Nous ne pourrions le porter là-haut. Mon cheval a déjà eu du mal à le traîner jusqu'ici.

Quelques gamins stoppèrent net en passant près d'eux, les yeux écarquillés. Annalía prit alors conscience de l'inconvenance de la tenue du blessé. Ses vêtements étaient en lambeaux. En haut de sa cuisse, une large déchirure passait non loin de...

Résolument, elle se campa devant lui afin de le cacher derrière ses jupes et cria aux enfants :

— Allez-vous-en ! Nous n'avons pas besoin de vous.

Du regard, les gamins quémèrent l'avis du régisseur. Celui-ci leva les yeux au ciel mais leur ordonna cependant :

— Détachez-le et occupez-vous de cette pauvre Jambe.

Puis, s'adressant à Annalía :

— Si vous insistez pour qu'il loge là-haut, nous pouvons nous débrouiller. En plus, s'il tombe, peu nous importe.

Ainsi, à force de stratégie, d'efforts surhumains, et grâce au coup de main donné par les garçons qu'elle avait voulu chasser, parvinrent-ils à transporter le

blessé dans la chambre d'amis la plus proche et à le hisser sur le lit.

La main posée au creux de ses reins comme une lavandière en fin de journée, Annalía, bien qu'épuisée, dut se résoudre à envisager la tâche qui lui incombait : soigner l'Écossais. Pendant que Vitale poussait hors de la chambre les gamins dévorés par la curiosité, elle procéda sur son patient aux premières constatations : un poignet cassé – de même que quelques côtes, sans doute. Ôtant ses gants d'équitation, elle passa ensuite à l'examen du crâne, laissant ses doigts courir dans les cheveux humides de l'inconnu. D'un côté de la tête, au-dessus de la tempe, elle découvrit une vilaine bosse, et de l'autre, une deuxième plus sérieuse encore. Les paupières violacées étaient si enflées qu'il ne pourrait sans doute ouvrir les yeux quand il reprendrait connaissance. Et pour couronner le tout, de profondes coupures – sans doute occasionnées par le fond rocheux du torrent – entaillaient tout son corps.

— Vitale, je vais avoir besoin d'une paire de grands ciseaux et de bandages. Apporte-moi également deux grandes cuillères en bois et de l'eau chaude.

Il laissa échapper un soupir exaspéré :

— Tout de suite.

Lorsqu'il revint avec ce qu'elle lui avait demandé, elle le remercia sans même le regarder. Il tourna les talons.

— Très bien, va-t'en ! lui lança-t-elle par-dessus son épaule. Je n'ai pas besoin de toi, de toute façon.

Annalía demeura seule avec le grand Écossais, songeant qu'à cet instant, un thé n'aurait pas été de refus.

Elle commença par tirer un drap sur lui, puis elle essaya au jugé de découper son pantalon en loques. Les sourcils froncés sous l'effet de la concentration, elle actionna les ciseaux avant de les retirer bien vite, certaine de lui avoir piqué la hanche.

Les yeux fixés sur le mur opposé, elle fit une nouvelle tentative... sans parvenir à empêcher les pointes de

métal de se planter dans la chair. Cette fois, l'inconnu poussa un gémissement qui la fit reculer. Elle aurait parié sa porcelaine de Limoges que tout homme digne de ce nom aurait préféré mourir plutôt que de laisser une femme approcher une paire de ciseaux de son entrejambe.

Renonçant à s'occuper du pantalon, Annalía baissa le drap jusqu'à la taille et s'occupa de la chemise. Bien. Ses bottes lui avaient été retirées au rez-de-chaussée pour alléger au maximum leur fardeau. Restait encore une fois... le pantalon.

En se mordant la lèvre, elle déboucla son ceinturon détrempe et le lui ôta, notant au passage ses pectoraux musclés qu'un filet de poils dévalait, jusqu'à son ventre sculpté par les abdominaux.

Bien que fort lourd, le Highlander n'avait pas une once de graisse sur lui. Avec ce corps puissant, il guérirait rapidement. Mais Annalía n'avait jamais vu d'homme totalement nu auparavant. Se baigner dans le plus simple appareil ne se faisait pas en Andorre. Et comme il était sur le point d'être totalement dévêtu, elle pouvait satisfaire certaine curiosité, si elle le voulait...

Mais elle ne le voudrait pas, décida-t-elle, épouvantée.

Résolument, elle entreprit de déboutonner la braquette, ignorant le trouble que suscitait en elle la bosse éloquente que moulaient la toile du vêtement. Cela fait, elle fut à même de tirer sur celui-ci et d'achever de le cisailer, s'arrangeant – autant que possible – pour interposer le drap entre son regard et... la tentation.

D'un revers de main, Annalía essuya la transpiration qui lui mouillait le front et s'occupa du poignet brisé. Après l'avoir coincé entre les deux cuillères en bois, elle banda étroitement le tout, confectionnant une attelle de fortune. Le lendemain, elle pourrait réaliser un plâtre plus adapté avec un mélange à base de farine. Ensuite, elle leva le bras ainsi consolidé au-dessus de la tête du blessé et fit de même avec le second afin de lui bander

les côtes. Encore et encore, elle enroula la bande de tissu autour du torse, en serrant de son mieux. Sa cage thoracique était si développée qu'Annalía ne put faire autrement que de se pencher sur lui, effleurant sa poitrine de ses seins.

Ayant enfin achevé son ouvrage, elle se sentit soudain curieusement nerveuse.

Elle examina la main valide de l'Écossais. Le dos de celle-ci et ses doigts étaient aussi éraflés que le reste de son corps. Quant à la paume, elle ne valait guère mieux. Les sourcils froncés, Annalía posa sa main à plat contre celle du blessé, les doigts écartés.

Elle s'émerveilla de la largeur de celle-ci, de la longueur des doigts. Dans cette main-là, la sienne pouvait disparaître entièrement. Si l'inconnu était un mercenaire – vu les cicatrices qui lui couturaient le corps, cela ne faisait guère de doute –, combien d'armes de toutes sortes cette main avait-elle brandies ? Et ces doigts si forts, avaient-ils un jour étranglé quelqu'un ?

Annalía battit en retraite vers la porte, effarée par son audace. Elle devait avoir perdu toute raison pour avoir introduit un tel homme chez elle...

Pendant deux jours, Annalía se demanda si l'inconnu allait finir par se réveiller. En le menaçant de représailles, elle avait forcé Vitale à faire quotidiennement la toilette du blessé. Il y avait certaines choses auxquelles elle ne pouvait tout simplement pas se résoudre. Le régisseur l'avait aussi aidée à poser un plâtre. Ensuite, une certaine routine s'était installée. Quand elle ne veillait pas à ce que les côtes de l'Écossais restent étroitement bandées, elle devait lui entrouvrir les lèvres pour y verser de l'eau et du bouillon.

Chaque jour, les hématomes qui lui fermaient les yeux et épaississaient sa mâchoire désenflaient. Il retrouvait figure humaine, mais elle soupçonnait que

même complètement guéri il continuerait à ressembler à un voyou.

Ce matin-là, un soleil implacable avait déjà chauffé la maison à l'extrême. Pas le moindre souffle de vent pour adoucir la chaleur. Même les nuits habituellement fraîches étaient restées douces depuis le début de l'été. Bien qu'ayant déjà apporté ses soins du matin, Annalía décida d'aller vérifier que Vitale avait bien refermé la chambre de l'Écossais derrière lui.

Piètre excuse, en réalité, qui ne la trompait pas elle-même. Convaincu que le Highlander allait tous les égorger aussitôt qu'il aurait repris connaissance, Vitale ne risquait pas d'oublier. C'était parce qu'elle ne tenait pas en place qu'elle retournait au chevet du blessé, et parce qu'il était... agréable de regarder sa poitrine monter et descendre au rythme de sa respiration.

Le toucher n'était pas désagréable non plus... Chaque jour, elle suivait du bout des doigts la cicatrice dentelée qu'il portait sous la tempe, et celles qui sinuaient sur sa poitrine et ses bras. Elle en avait mémorisé le tracé et avait même imaginé une histoire pour chacune d'elles.

Il n'était sans doute qu'un ennemi, mais Annalía devait reconnaître que la présence de cet étranger chez elle brisait la monotonie de son existence et sa solitude. Puisque la guerre s'annonçait, nombre de ses gens étaient allés trouver refuge sur des sommets inaccessibles. Tout juste parvenait-elle encore à trouver dans la vallée, quelques jours par mois, des servantes et cuisinières acceptant de l'aider. Son frère aîné étant parti combattre Pascal et ses parents étant morts, Annalía avait vécu seule. Elle avait invité les femmes et les enfants des paysans à venir la rejoindre, mais tous avaient refusé, impressionnés par le luxe de la demeure. Même Vitale n'avait pas voulu en entendre parler. Avant que l'Écossais ne vienne bouleverser son train-train, elle avait détesté vivre seule dans la grande maison.

En déverrouillant sa porte, elle constata qu'il s'était agité dans son lit et qu'il était en sueur. Rapidement, elle vérifia son plâtre, ses bandages, puis lui tâta le front sans le découvrir fiévreux. Sans doute souffrait-il simplement de la chaleur étouffante. La fenêtre ouverte n'apportait aucun répit. En se mordant la lèvre, Annalía se demanda si elle devait le rafraîchir pour l'apaiser un peu.

Décidée à passer à l'action, elle alla remplir la bassine du meuble de toilette et mouilla un linge propre. Puis, regagnant le lit, elle le passa sur le front et le cou de l'Écossais, sur sa poitrine, sous ses côtes bandées.

Ensuite, après avoir jeté un coup d'œil coupable autour d'elle, Annalía ramena le drap sous la taille du blessé, de manière à ne laisser couvertes que ses parties intimes. Sa main tremblait quand elle reprit la toilette. En passant sur le ventre, elle fronça les sourcils lorsque ses abdominaux parfaitement dessinés tressaillirent.

Remarquant qu'elle avait malencontreusement mouillé le drap, elle réalisa non sans un certain trouble que celui-ci moulait parfaitement la forme du membre viril qu'il était censé cacher. Celui-ci paraissait même plus long, plus volumineux que les jours précédents.

La tête penchée sur le côté, Annalía se demanda ce qui se passerait si...

— Dis-moi, *lass...* marmonna l'homme d'une voix pâteuse. Est-ce que tu aimes ce que tu vois ?

2

La jeune femme poussa un cri de surprise et lâcha le linge mouillé.

Au début, lorsqu'il s'était éveillé, Court avait senti la main qui tenait celui-ci agir efficacement et avec détermination pour lui rafraîchir la peau. Mais rapidement, elle s'était alanguie et les mouvements s'étaient faits sensuels.

Dans un claquement de talons sur un parquet de bois ciré, l'inconnue battit en retraite loin du lit. Court la vit lisser d'une main nerveuse la jupe d'une robe qui l'était déjà parfaitement. Ensuite, la main toucha le chignon qu'elle portait bas sur la nuque, avant d'aller caresser le pendentif qui ornait son cou.

— Je... Je ne faisais que... prendre soin de vous, balbutia-t-elle dans un anglais teinté d'accent.

Au lieu de reprendre conscience, abruti par la douleur, Court avait émergé en voyant les seins de l'inconnue penchée sur lui effleurer les poils de son torse. Et tandis qu'une de ses mains pâles et fines lui avait tenu la hanche, l'autre munie du linge humide s'était attardée sur son ventre. Il avait perçu la fragrance de ses cheveux et, même dans l'état où il était, son corps n'avait pas manqué de réagir.

— De ces soins-là, je reste demandeur... dit-il.

À ces mots, l'inconnue s'empourpra violemment.

Court fit une tentative pour se redresser dans le lit mais dut y renoncer avec une grimace de douleur. D'un œil intrigué, il considéra le plâtre qui lui immobilisait le poignet.

— Qui êtes-vous ? murmura-t-il. Et où suis-je ?

— Je m'appelle Annalía Elisabet Catherina Tristøen, dit-elle d'une voix ferme. Je suis la fille de la famille Llorente, et vous êtes ici chez moi, à la Casa del Llac.

Son accent prouvait que l'anglais n'était pas sa langue maternelle, mais elle le parlait sans hésiter. Les phrases coulaient de sa bouche de manière naturelle et agréable à l'oreille. Elle avait prononcé son nom de famille avec fierté, comme s'il s'agissait d'un patronyme célèbre. Court avait effectivement l'impression qu'il ne lui était pas inconnu, mais cela restait vague.

— Où m'avez-vous trouvé ? reprit-il. À quelle distance sommes-nous du village ?

— Je vous ai trouvé sur les berges du Valira, dans la vallée.

Dans la vallée ? Ses hommes devaient le tenir pour mort.

— Pourrais-je connaître le nom de mon... invité ?

En posant sa question, la jeune femme avait désigné Court d'un coup de menton.

Il la dévisagea longuement, notant ses pommettes hautes et l'éclat de ses yeux d'un vert tirant sur le brun. Elle aussi lui paraissait vaguement familière, même s'il ne voyait pas comment il aurait pu la rencontrer puis l'oublier. Il avait en revanche la nette impression qu'elle ne l'aimait pas. Dans ce cas, pourquoi prenait-elle soin de lui ?

— Je m'appelle Courtland MacCarrick, répondit-il.

— Vous êtes un Écossais.

— Aye.

— Et vous êtes en Andorre pour... dit-elle, laissant sa phrase en suspens.

— Je suis juste de passage, mentit-il.

Impossible de lui répondre qu'il avait été embauché pour tyranniser la population.

Elle le considéra d'un air hautain.

— Vous avez choisi de *passer* par un minuscule pays des Pyrénées connu pour ses cols infranchissables, parmi les plus élevés d'Europe ? Un petit conseil : la prochaine fois, faites le tour...

— Je suis un Highlander, maugréa-t-il. J'aime l'altitude.

Elle le toisa d'un œil noir, puis tourna les talons, comme si elle ne pouvait souffrir sa présence une minute de plus. Mais Court avait besoin d'informations, aussi demanda-t-il en hâte :

— Suis-je resté inconscient toute une journée ?

— C'est votre troisième jour ici, annonça-t-elle en se retournant pour lui faire face.

Seigneur... trois jours ! Et à en juger d'après la douleur qui lui poignardait les côtes, il faudrait encore une semaine avant qu'il soit suffisamment guéri pour remonter à cheval.

— Comment suis-je arrivé ici ?

Elle hésita un instant.

— Après vous avoir trouvé sur la berge, je vous ai... hissé jusqu'ici.

— Vous seule ? s'étonna-t-il.

— Mon cheval et moi, précisa-t-elle.

— Aucun homme ne pouvait s'en charger ?

Grand et lourd comme il l'était, il imaginait sans peine la difficulté, même avec l'aide d'un cheval.

— J'ai pu me débrouiller, éluda-t-elle.

Court était donc en dette vis-à-vis d'elle, et il détestait cela.

— Dans ce cas, vous m'avez sauvé la vie, maugréa-t-il.

Les yeux fixés au plafond, elle paraissait embarrassée. Dans sa langue, il ajouta en butant sur les mots :

— Et je vous en remercie.

Elle le salua d'un bref hochement de tête et s'apprêta à sortir, mais Court avait encore besoin d'elle.

— Annalía ! lança-t-il, incapable de se rappeler aucun de ses autres prénoms.

Les yeux agrandis par la colère et les poings serrés, elle fit volte-face. Alors, en un éclair, Court se souvint où il l'avait vue. *Aingeal*... Au bord de la rivière, son beau visage empreint de curiosité s'était rembruni en le découvrant.

— Pour quelqu'un comme vous, ce sera « lady Llorente »... rectifia-t-elle d'une voix glaciale. Vous feriez bien de ne pas l'oublier.

Court plissa les yeux.

— Pourquoi m'avez-vous traité d'animal ? s'étonna-t-il. Dans mon état, je ne ressemblais plus à un homme ?

— Bien sûr que non ! se récria-t-elle. Même dans votre état, j'ai constaté que vous étiez écossais.

Court n'ignorait pas que les habitants de la principauté ne portaient pas les siens dans leur cœur – et ils avaient pour cela toutes les raisons imaginables.

— Écossais... répéta-t-il. Dans ce cas, qu'est-ce qui a bien pu vous inciter à sauver « quelqu'un comme moi » ?

La jeune femme haussa ses étroites épaules.

— Je n'aime pas voir souffrir. Même un loup galeux et enragé, et...

— Un loup galeux et enragé ! l'interrompit Court.

Une douleur sourde commençait à pulser de chaque côté de son crâne.

Vivante incarnation du dédain, Annalía joignit les doigts et observa ses ongles un instant avant de lui répondre.

— Si vous laissiez une lady finir ses phrases, je pourrais préciser qu'en ce qui vous concerne, j'ai fait preuve de davantage de mansuétude encore.

Décidé à rabattre le caquet de cette pimbêche andorane, Court ricana et lança sèchement :

— Une lady ? Seule avec moi ? Sans chaperon ?

Il souleva son drap, glissa un œil dessous et enchaîna :
— Une lady qui, après s'être rincé l'œil, était à deux doigts de me prendre dans sa main ?

Soudain très pâle, elle parut sur le point de suffoquer.

— Je... J'étais... balbutia-t-elle.

— Je vous l'accorde, vous ne ressemblez pas à celles qui « prennent soin » des hommes dans leur chambre. Mais je serais prêt à parier que vous êtes faite pour ça.

Elle sursauta, les lèvres entrouvertes, et recula vers la porte comme s'il venait de la frapper. En la voyant fuir piteusement la pièce, les épaules basses et la mine défaite, Court fut autant surpris par sa réaction que par l'accès de culpabilité qu'elle suscitait en lui. Faisant prudemment une tentative pour sortir du lit, il se demanda pourquoi un voyou au cœur de pierre tel que lui se laissait attendrir par une femme qui l'avait comparé à un animal.

Il l'ignorait, mais il était bien déterminé à le découvrir.

Annalía avait craint d'être une de ces femmes perdues et esclaves de leurs sens dès qu'elle avait su qu'elles existaient. Elle avait redouté d'être *par nature* poussée à la passion et à la satisfaction de désirs charnels, au risque de sa propre ruine. Réaliser que la large poitrine bronzée du Highlander pouvait la fasciner pendant des heures ne l'avait pas rassurée. Constaté que la forme de son intimité sous la fine toile du drap lui faisait battre le cœur l'avait affolée.

Et voilà qu'à présent, étayant ses peurs les plus ancrées, un barbare aux manières de goret décrétait qu'elle semblait « faite pour ça ».

Exactement comme sa mère castillane l'avait été.

Fermer les yeux sur sa véritable nature avait été aisé jusque-là. Il lui suffisait d'ignorer les bruits qui couraient au village sur son compte et de se concentrer sur

la gestion du domaine et de ses habitants. Mais lorsque l'Écossais était venu briser cette routine, chaque nuit était devenue une lutte pour elle.

La nuit précédente encore, elle était demeurée dans son lit éveillée, la tête encombrée d'images de ce corps viril que par nécessité elle connaissait à présent sous toutes les coutures. Presque sans s'en rendre compte, elle avait alors déboutonné sa chemise de nuit et s'était touché les seins. La brise nocturne passant par la fenêtre avait caressé sa peau échauffée, la faisant frissonner, la faisant... *languir*.

Elle n'avait jamais su quel nom donner à ces envies nocturnes qui la visitaient. Ce n'était pas du désir, puisque nul homme n'en était la cible. Mais la nuit précédente, elle ne pouvait le nier, c'était bien la morsure du désir que lui inspirait un homme qui l'avait irrésistiblement poussée à se caresser la poitrine, puis le ventre.

Un bruit avait fini par l'alerter – rien qu'un craquement de poutre dans la maison, mais qui avait suffi à ce qu'elle retire précipitamment sa main, honteuse.

Non seulement elle était « faite pour ça », mais de plus elle était seule chez elle avec un homme qui le savait.

— Que s'est-il passé ? s'étonna Vitale en la croisant dehors, alors qu'elle se dirigeait vers la prairie située devant la maison.

— Rien, maugréa-t-elle. L'Écossais s'est réveillé.

— C'est un mercenaire ?

— J'en suis presque sûre. Mais ce qui est certain, c'est que c'est un goujat.

Au moins serait-il bientôt parti.

— Vous a-t-il effrayée, menacée ? s'enquit Vitale en se rembrunissant.

— P... Pas exactement.

Cela ne suffit pas à rassurer le régisseur, qui explosa de colère avec force gesticulations, en bon Français qu'il était.

— Je vous avais pourtant prévenue ! Mais vous n'en faites qu'à votre tête... Vous avez vécu une vie trop préservée. Vous ne pouvez savoir qu'il existe dans le monde des êtres qui ne méritent pas d'être sauvés. Vous être trop... *faible*.

C'était avec dégoût qu'il avait conclu sa phrase.

— Je ne suis pas faible ! s'insurgea Annalía.

— Lorsque je vous ai tirée des griffes de ce voleur à Paris, vous étiez trop tétanisée pour lui donner votre bijou et vous trembliez comme une feuille.

— J'étais jeune, mais je ne tremblais pas, rectifia-t-elle.

Et elle n'avait pas été tétanisée non plus. Le tour de cou était un souvenir de sa mère et il était vital pour elle de le garder.

Il la fixa au fond des yeux et ajouta d'un ton déterminé :

— Nous devrions le jeter dehors. C'est tout ce que mérite ce chien !

— Vitale !

En un geste inconscient, Annalía porta la main à son cou. Les sourcils froncés, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction de la maison. Elle ne pouvait se défaire de l'impression d'être observée, mais il n'était pas possible que l'Écossais ait pu se lever, dans son état.

Le soleil lui fit cligner ses paupières.

— Un peu de patience, dit-elle. Un jour prochain, nous découvrirons sans doute qu'il est parti de lui-même.

Sur ce, elle se remit en marche et ne s'arrêta plus que pour s'asseoir dans le tapis d'herbe jonché de narcisses de la prairie. Baignée par leur parfum, en admirant le lac et le long serpent brillant de la rivière dans la vallée, elle avait toujours eu la faculté de rêver éveillée et de tout oublier.

Les meilleurs étalons du domaine jouaient et gambadaient sur le plateau immédiatement en contrebas.

Leurs robes cuivrées brillaient dans la lumière du soleil. Le dernier plateau avant la vallée était couvert de fleurs jaunes, alors qu'autour d'elle, tout n'était que blancheur parfumée. Annalía cueillit une fleur, la porta à ses lèvres, inhala longuement et ferma les yeux en soupirant de plaisir.

Mais, bien vite, le flot de ses pensées reprit son lit coutumier. Ce malotru avait osé lui lancer qu'elle semblait « faite pour ça »... Annalía rouvrit les yeux, et la beauté du paysage ne suffit pas à apaiser sa honte et sa colère. Qu'y avait-il en elle pour qu'on ne cesse de lui jeter à la tête cette supposée fatalité ? Elle lui avait sauvé la vie, et ce barbare ne trouvait rien de mieux à faire que de l'insulter ? Quand il faut soigner un homme, il est inévitable d'avoir à le toucher et de... voir certaines parties de son anatomie.

Annalía frissonna et conclut qu'il valait mieux oublier cet épisode. Peut-être était-elle une de ces femmes perdues qui ne vivaient que pour la volupté, mais elle avait reçu l'éducation d'une lady. Enfouir d'inconfortables souvenirs et pensées était un art dans lequel toute dame digne de ce nom était versée.

En baissant les yeux, elle découvrit que le narcisse avait fini broyé dans sa main...

Bientôt, l'encombrant Highlander serait parti et la vie reprendrait son cours. Hélas, cela ne suffirait pas à ramener la paix et la joie dans son cœur. Elle était toujours sans nouvelle de son frère Aleixandre – la seule famille qui lui restât. Plus aucune nouvelle ne lui était parvenue depuis une semaine et Annalía se rongait d'inquiétude.

Soudain, une forte brise s'abattit sur le flanc de la montagne – la première depuis des semaines –, qui fit onduler l'herbe de la prairie et délogea une mèche de ses cheveux. Après avoir reconstitué son chignon, elle cueillit une autre fleur.

Même lorsque son frère reviendrait à la Casa del Llac après avoir triomphé de Pascal, la situation d'Annalía ne s'améliorerait pas pour autant. Le combat dans lequel il s'était engagé n'avait fait que différer le désir d'Aleix de la marier. À la mort de leur père deux ans plus tôt, elle avait été extraite de son pensionnat de jeunes filles uniquement dans ce but. Et juste au moment où le choix d'Aleix allait en s'affinant, Pascal était arrivé.

Avant de leur révéler sa véritable nature, celui-ci les avait surpris en demandant la main d'Annalía, même s'ils ne s'étaient jamais rencontrés. Aleix avait refusé, suscitant la colère du général. Ensuite, Pascal avait pris le contrôle du pays à la tête de son armée de déserteurs et de mercenaires.

Aleix s'était lamenté à de nombreuses reprises de n'être pas parvenu à marier sa sœur plus tôt. À vingt et un ans, elle était plus que mûre pour cela. Mais jamais elle n'avait croisé un homme qui lui fit battre le cœur. Elle ne s'était jamais imaginée non plus faire un jour avec son époux ces choses mystérieuses et redoutables dont les filles de l'internat parlaient à mots couverts, en pouffant de rire dans leurs mains. Sa supposée « nature » n'était-elle pas censée l'y pousser ?

Soudain tirée de ses pensées, Annalía tourna la tête vers la maison, certaine cette fois d'être épiée. Quand un nuage voila le soleil, elle mit sa main en visière et plissa les yeux. Le rideau de la fenêtre du Highlander, entrebâillé, retomba en place.

3

Pourquoi diable n'est-elle pas revenue ? Court ne cessait de buter avec irritation sur cette énigme.

Vitale, le vieux régisseur, mutique lorsqu'il n'était pas caustique, se chargeait avec circonspection de lui apporter sa nourriture et de nettoyer la chambre, mais sa maîtresse n'avait pas daigné se montrer.

Court reprenait même des forces. Enfin, il lui était possible de s'habiller lui-même. Les vêtements étaient ceux du frère d'Annalía, que Vitale avait appelé « le maître ». En l'entendant assurer que ceux-ci allaient lui aller, Court avait failli s'esclaffer, mais le Français avait raison. La maîtresse de maison avait beau n'être ni très grande ni très robuste, « le maître », lui, devait être un sacré gaillard.

Pour tout exercice, Court devait se contenter d'aller et venir entre la fenêtre et son lit. Au moins ne voyait-il plus de points noirs devant ses yeux quand il s'y astreignait. Pour briser la monotonie de ses journées, il se contentait d'observer Annalía depuis sa fenêtre. Et comme il n'avait vraiment rien d'autre à faire, il l'avait beaucoup observée...

Il devait admettre qu'il était plaisant de la regarder jouer dans la cour avec les enfants du domaine, ou bien rentrer de sa promenade matinale à cheval, essoufflée,

sa coiffure habituellement si soignée luttant pour briser son carcan. Il aimait ces instants volés où il lui était possible d'oublier le mépris qu'elle lui témoignait. Les autres n'avaient droit qu'à ses sourires, même lorsqu'elle ne leur accordait qu'une attention discrète. Il lui arrivait de se demander si ce n'était pas par sa faute qu'elle avait l'air si sombre quand elle croyait que personne ne la regardait.

Chaque matin, lorsqu'une horloge sonnait huit heures au rez-de-chaussée, Court sentait son corps se raidir comme celui d'un limier flairant une piste. Rapidement, il se levait et enfilait son pantalon d'emprunt. Ensuite, il allait se camper devant la fenêtre, sachant que dans les cinq minutes suivantes, la porte d'entrée du manoir s'ouvrirait en grinçant.

Pile à l'heure ce jour-là, Annalía se glissa dehors, ses hanches minces dansant sous sa jupe d'un bleu éclatant. Elle portait toujours des vêtements vivement colorés. Non pas criards ou surchargés, mais à mille lieues des couleurs éteintes que chérissaient les femmes dans le clan de Court.

Le soleil matinal faisait briller ses cheveux, leur arrachant des reflets dorés. Ceux-ci étaient rassemblés à son habitude en une coiffure élaborée aux motifs aussi intriqués que ceux d'un nœud celtique.

Comme chaque matin, elle allait croiser Vitale, qui lui remettrait le chapeau qu'elle s'obstinait à oublier. Tous les deux, ils discuteraient quelques instants. Le vieil homme se montrait souvent impertinent avec elle, ce qu'elle tolérait, même s'il lui arrivait de lever les yeux au ciel et de pousser un soupir exaspéré. Leur relation était inhabituelle, mais ils avaient manifestement de l'estime l'un pour l'autre.

Aussi régulier que le coucou de l'horloge, le régisseur apparut au bas du perron. Ils ne discutèrent pas longtemps, et bien vite Annalía se remit en chemin vers l'écurie où elle disparaîtrait à ses yeux. Court aurait



10621

Composition
FACOMPO

Achévé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
Le 20 janvier 2014

Dépôt légal : janvier 2014
EAN 9782290083925
L21EPSN001167N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion